

dues scènes pastorales de fermes canadiennes quand, lors de son voyage, on l'avait conduit dans ces fermes en automobile et que, dans les "grandes cuisines" d'habitants, des garçons d'hôtels venus de la ville, lui avaient servi un soi-disant "dîner d'habitant" qui aurait fait rougir de honte les chefs de nos grands hôtels de Québec et de Montréal ?

Et je me demandais donc s'il était bien possible que Louis Hémon, même après y avoir séjourné deux ans, de bien connaître l'âme d'un pays comme celui qu'habitait le père Chapdelaine, de le décrire avec tout le réalisme nécessaire, de connaître à fond l'âme de ses habitants, de savoir dans leur plus infimes détails leurs moeurs et leurs habitudes, de saisir les nuances subtiles de leur langage, de façon à nous présenter enfin cette peinture fidèle d'un pays, de l'âme de la race qui l'habite, et que nous attendons d'un romancier du terroir.

Quand j'eus terminé la lecture de "Maria Chapdelaine", mes craintes s'étaient évanouies. Je venais de lire de mon pays, le Nord de la Vallée du Lac St-Jean, la description la plus fidèle que l'on en a jamais faite ; je venais de vivre des scènes de colonisation comme dans la réalité, certaines vacances m'avaient permis d'en vivre moi-même. J'ai revu, même des types que j'ai connu là-bas ; avec qui j'ai causé longuement et qui parlent le langage que leur prête Louis Hémon, dont j'ai connu l'âme douce et simple, dont j'ai admiré l'endurance aux rudes labeurs de la terre, le courage dans les misères, la bonne humeur inaltérable et l'âpre énergie.

Ces personnages du roman de Louis Hémon sont trop sincères pour n'être pas vivants. J'ai fait une enquête à ce sujet et j'ai découvert, en effet, que tous les types de ce récit étaient des types du pays de là-bas qui vivent encore ou qui y ont vécu ; ils ont été décrits d'une façon fidèle par un observateur attentif et scrupuleux.

Après avoir lu "Maria Chapdelaine" je m'étais dit : "Si ce père Chapdelaine n'était pas si... jeune, je le prendrais pour